

L'oeuvre emprunte à Giuseppe Ungaretti huit poèmes tirés de *La Vie d'un Homme* appartenant à deux cycles et deux époques distinctes : de *l'Allégresse* (1914-1919) sont tirés *Agonia, Veglia, Stasera, Universo San Martino del Carso et Mattina*, et de *La Douleur* (1937-1946) *Non Gridate Più*.

Les textes qui composent *l'Allégresse* se caractérisent par l'emploi d'un langage évocateur, nu, rude, d'une extrême concision mais porteurs d'une magistrale force expressive ou d'une lumineuse sensation de paix, de calme, d'infini. Cet amour de la petite forme, du dépouillement extrême, n'est pas sans rappeler l'esthétique webernienne, ce style aphoristique dans lequel révolte, attente, désespoir, rêve ou absolu sont à peine évoqués, que déjà, le silence les engloutit comme si la vie était vouée au passage d'un monde à l'autre, d'un abîme à l'autre.

Dans sa préface à l'édition française (Gallimard, 1973) Philippe Jacottet n'écrit-il pas: " souvent, l'homme presque imperceptible et pourtant rempli de sang et de violence, est anéanti par l'immense; quelquefois il s'en éblouit et boit à l'univers comme à une mamelle dont le lait lumineux le saoule"?

A ce lyrisme profond de la première époque se substitue à partir des années 1937/38 un langage plus directement dramatique où les doutes fondamentaux qui habitent désormais Ungaretti (sur le sens de la vie, de l'art) trouvent dans l'affrontement à la notion de mort - celle de son fils à l'âge de 9 ans, celle de son frère - un exutoire bénéfique: la langue devient ample, la voix sonore et jamais son chant n'aura été plus souverain et décidé à atteindre cette sérénité à laquelle il accèdera dans l'écriture du poème de la mort du fils: *Jour pour Jour*.

La quête de la lumière, de toutes les lumières, qui représente, au fond, l'univers d'Ungaretti, se poursuivra désormais dans le calme qu'impose l'âge et l'émergence d'une certaine distanciation spirituelle.

La transposition sonore de l'esprit de ces textes, requiert du langage musical (et de l'instrumentation qui en découle) des capacités variées d'éclairage qui puissent rendre compte à la fois de leur côté tragique et de leur côté poétique.

J'ai donc opté pour une sorte d'orchestre réduit, à même de produire une couleur intimiste, celle de la musique de chambre, autant que d'exprimer un sentiment plus "symphonique", rejoignant en cela la manière si novatrice de Luigi Dallapiccola. (*William Blank*)